

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 43

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

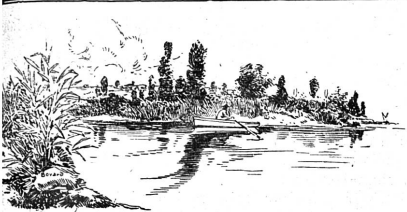
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



AU BORD DU RUISSEAU

UNE de nos connaissances nous disait, l'autre jour, le grand plaisir qu'il avait à passer ses vacances dans l'un des vallons les plus agrestes de nos Alpes vaudoises. Indépendamment des promenades et excursions charmantes qu'il fait dans les montagnes environnantes et des randonnées dans les forêts voisines, où abondent les champignons, son grand plaisir est d'aller à la pêche, au bord du torrent, qui serpente et murmure entre les collines verdoyantes, tantôt discrètement, sous la feuillée, tantôt sous le ciel bleu, sous le soleil qui le pare de mille paillettes scintillantes.

Après avoir suivi, sans bruit et attentif le fil de l'eau, en se dissimulant prudemment derrière les buissons, il lance sa ligne au bon endroit où du moins qu'il croit tel, et attend, l'œil fixé sur le courant. Il est indifférent à tout autre chose. Rien ne l'intéresse plus que ce petit bouchon qui se balance sur l'eau. Il ne parle pas ; il ne pense pas. Il est à l'arrêt. Soudain, une secousse agite le bouchon, qui plonge. Alors, gravement, posément, les yeux brillants, le pêcheur tire sa ligne, au hameçon de laquelle est suspendue une truite, qui se débat et défend sa vie, menacée. Hélas ! il lui faut en faire le sacrifice. Le pêcheur décroche le poisson, enfonce un doigt dans l'une des ouïes et la pauvre victime, immobile, la bouche entr'ouverte, l'œil déjà vitreux, disparaît dans le panier. Elle ne reparaitra qu'en forme de boucle, sur le plat.

Alors, quand l'appétit, aiguë par l'air vif de la montagne et la marche, s'éveille au palais du pêcheur, celui-ci, s'assied dans l'herbe ou sur une racine saillante, au bord de l'eau. Il sort de son sac un bon flacon, du saucisson ou du jambon, un morceau de pain et fait là, en pleine nature, le plus appétissant des repas, bercé par la chanson du ruisseau.

Mais, cela ne va pas toujours ainsi. Nous connaissons très bien un pêcheur que la chance n'a point favorisé.

Il partit un jour, un beau jour, vraiment, en compagnie d'un ami, qui avait affirmé un ruisseau dans un canton voisin, où il faisait des pêches très fructueuses. Son invité, lui, n'avait jamais tenu une ligne.

— Tiens, lui dit le fermier du ruisseau, ici est un bon coin, où toujours j'ai pris quelque chose. Voici une ligne. Elle est prête ; tu n'as qu'à y ajouter l'appât. Tu lances dans l'eau et tu attends, en ayant soin de ne pas trop te faire voir. Moi, je vais en amont. Tu n'auras qu'à appeler, si tu as besoin de moi pour t'aider à porter ton butin. Allons, bonne chance !

— Merci !

Et notre apprenti-pêcheur, fixe, d'une main un peu tremblante, l'appât au hameçon et lance sa ligne. Celle-ci n'avait pas touché l'eau que le bouchon plongeait. Ça tirait, plutôt, ça mordait ;

enfin quoi, ça mordait et ça tirait en même temps.

Le pauvre garçon, tout ému d'un si rapide succès, lève la ligne. Au bout du fil se débattait une truite de taille très respectable. Mais, déveine ! le fil s'était accroché à une branche élevée et enroulé. Impossible de le détortiller. Et la truite s'agitait toujours comme le diable dans un bénitier. A force de se démener, elle se décrocha et retomba dans le ruisseau où elle disparut promptement et pour toujours.

Dès lors, le petit bouchon rouge n'a plus jamais plongé. Tout le monde ne naît pas pêcheur, avec un circonflexe. J. M.



LO POURO TINBON

TINBON s'était marié à lo tard. L'avai grantenet vityu tot solet, sein fenna à l'ottò, que fasai li-mimo lo dèdjonnà, lo dinà, lo petit-goutà, lo soupà, et pu càdre sè boton avoué d'ao fi retor, manèyi la patte d'aise, rëcouira lo cassoton, ècovà son pàilo, èpudzi son lhi, buiandà sè tsàsson, aryà sa tchivra, fotemassi, bàogressi et bàozenà pè l'ottò. D'à premi tot clli commerce lài ètai prào amicat, et lo fasai prào chà, (facilement), ma, d'à derrai, cein lài ètai vègnai pènnabllio. Pu po fini, s'ètai laissi allà et l'avai èta lo dèguelhiazdo pè l'ottò : bourlève son laci, souppliève sa patte d'aise, tserbounève sè truffie quand n'ètant pas suprassè, fasai d'ao papet à la rhubarba dein lo cassoton po pas avai fauta de lo rëcourà, àobliève d'ècovà son pàilo, laissive creblià sè tsàsson de perte. Sa tchivra l'ètai à gotta, pllieinna de gringalle et son lhi de pudze. Einfin quie : onna fenna n'ètai, pardieu, pas de trào dein sa carràie. L'è adan que l'avai maryà la grôcha Julie à Commi.

S'amàvant, pardieu, bin et lo commerce l'ètai bin mi zu po Tinbon. La grôcha Julie l'avai prai la manéiance de tot, la potse à la cousena, l'ècové ào pàilo, la traî à l'étràbllio et... onna grôcha pllièce ào lhi.

L'è que la Julie ètai asse épaisse que la Tor de Babet, avoué 'na rita quemet on bàu de Pà-que. Onna veretàbllia montange aguelhià su dofi belhion ! Et lo craset de Tinbon l'ètai tot orgolhiào de sa fenna et de tot cein que l'avai fé à l'ottò. Li n'avai rein à fère qu'à accutà, po cein que la grôcha Julie l'avai prai tota la couson por li et l'ètai benhirào.

Dài fenne quemet la grôcha Julie dèvetrant vivre à perpétuità et ne pas s'èin allà lè premiere. L'è tot parà cein que l'è arrevà. L'a modà po lo paî dâi taupe et lo pouro Tinbon s'è retrovâ solet. Ein a èta tot tristo à plliorà, et lo menistre l'a tot parà bin fé tot cein que pouève po lo recon-solà on bocon. Sti dzo quie lo pouro Tinbon ne desài rein. La douleu l'avai on bocon eintoupenâ. Restève quie à ne rein vère, l'è get arrètâ quemet dâi get de verro, sein guegni, mouet. Lo menistre

atteindâi onna reponse que pouève pas sailli. Po fini, po lài fère dere oquie, ie dit dinse :

— L'è bin veré, mon pouro Tinbon, que cein vâo rido zo z'ein seimblia.

— L'è su, que repond, mè que l'avé tant accout-mâ de droumi su lè z'èponde. (Bois de lit).

Marc à Louis.

LA VACHE

(Réplique d'un tout petit à M. Pierre Ozaire.)

LA vache est un mammifère, ses jambes arrivent presque jusqu'à terre. La vache n'est pas un boeuf. Dans la tête, il pousse environ deux yeux. La vache a deux longues oreilles d'âne, à côté desquelles sortent deux courbes de la tête. On n'appelle pas la jeune vache, vache, c'est pourquoi elle s'appelle veau. Derrière au dos, il y a encore quelque chose, c'est la queue, avec quelque chose au bout pour chasser les mouches. La vache ne pond pas des œufs comme notre poule. On mange son intérieur, et avec son extérieur, le cordonnier Muller, fait du cuir. Alors, il fait des souliers pour mon papa. Lorsqu'elle est morte hier, elle est tombée et monsieur l'instituteur aura la saucisse.

Humour anglais. — Un coutelier de Sheffield fait à un ami, Ecossais, les honneurs de son usine. La visite terminée, le coutelier offre un canif, en souvenir, à son ami.

— Mais, dit-il, vous devrez me donner un demi-penny pour que ce canif ne coupe pas notre amitié.

L'Ecossais fouille sa poche, il ne trouve qu'un penny, qu'il tend au coutelier, demandant :

— Avez-vous un demi-penny à me rendre ?

— Je crains que non, fait le coutelier.

— Alors, dit l'Ecossais, donnez-moi un second canif.

Dilemme embarrassant. — Madame à sa bonne :

— Marie, mon thé !

— J'peux pas monter, madame, j'suis en haut !

— Marie, descendez mon thé, vous dis-je !

— Bon ! v'là t'y pas qu'il faut que je descende et que j'monte à c't' heure. J'sais pu comment faire ?

FENETRES DOUBLES

DANS toutes les vies, même les plus monotones, même les plus régulières, il y a des moments d'une solennité souvent sans éclat, où, malgré soi, on est obligé de méditer sur la fuite des jours.

« L'heure des fenêtres doubles » par exemple, a sonnè, une fois de plus.

Besogne mélancolique, car, mettre les fenêtres doubles, c'est s'avouer vaincu, vaincu par l'hiver qui s'approche. C'est admettre que les beaux jours ensoleillés et chauds sont arrivés à leur terme et qu'il faut, bon gré mal gré, se calefauter chez soi. Et voilà pourquoi, le buste penché en dehors de la fenêtre, les deux bras tendus en un geste hésitant, qui compromet l'équilibre (surtout si le parquet de la chambre est ciré) on cherche à tâtons, le crochet de la muraille où se fixera le gond. Et, quand toutes les fenêtres sont en place, la demeure a un air glacial et austère. Elle a sa tenue d'hiver ; les beaux jours sont enfuis.

L'enfant aux portes de la vie, le jeune homme qui en a à peine, franchi le seuil, ne ressentent certes pas, la mélancolie discrète de l'heure des fenêtres doubles. Mais l'adulte qui commence à redescendre la colline, voudrait retenir dans leur course échevelée ces petites folles que sont les an-